

élève de seconde à un de ses condisciples malade et absent, la pièce intitulée : *Une musicienne nocturne*, ou la *souris sur un piano*, composée par un élève de la même classe, sur une petite aventure arrivée récemment, a-t-il dit, à son professeur; enfin des vers latins dus à des élèves de troisième, qui ont su faire passer, dans la poésie latine, avec une fidélité et un bonheur surprenants, toute la finesse de nuances et de délicatesse des vers de Ducis : *A mon ruisseau*. Dans l'intervalle de ces lectures, les enfants des classes inférieures ont lu des thèmes où se trouvaient racontés d'intéressantes anecdotes ou des faits d'histoire, et dont la latinité annonçait une connaissance précoce et déjà étendue des ressources de l'idiome romain.

Ce qui a ajouté à l'intérêt de cette séance, ce sont les morceaux appris par cœur et récités par les élèves des classes de cinquième et de sixième. Les morceaux, bien entendus, étaient latins aussi bien que tout le reste, et souvent comme *l'Entrée de l'enfant au Collège* et *l'Éducation latine d'un fils par son père*, de la poésie la plus fine et la plus achevée. Ils n'en ont pas moins été récités par de jeunes enfants, avec une intelligence et une vivacité, qui rendaient sensible chaque pensée, et faisaient ressortir chaque détail. Quatre élèves de cinquième ont donné à une petite scène tirée d'Érasme, *Des Écoliers demandant un congé à leur Maître*, une gaieté et un entrain qui ont excité les plus vifs applaudissements. Mais le triomphe en ce genre a été pour deux de leurs condisciples qui ont récité une scène de Plaute; ces deux enfants paraissaient se jouer avec les vers du vieux comique, vieillies déjà pour les contemporains de Scipion et de Zélias, la vivacité de leur action, la justesse et la finesse de leurs intonations, l'intelligence de tous les détails de leur rôle, ont donné à cette longue scène un intérêt qui a fait penser à tout le monde que la pièce entière aurait pu être récitée dans le texte original avec un plein succès.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la musique elle-même qui ne se fût exercée sur des paroles latines; c'est avec un plaisir mêlé de surprise qu'on a entendu chanter la fable de Phèdre, *Le Loup et l'Agneau*, mise en musique pour cette circonstance, et rendue avec toute la naïveté et la vivacité qui caractérisent ce petit drame.

Le programme était épuisé, quand les jeunes académiciens ont consenti à faire à la langue latine, qui, dans leur intention, devait remplir cette séance tout entière une infidélité en faveur d'une composition française qui n'était point destinée d'abord à cette séance, et qui l'a dignement

corronnée. C'était le récit d'une simple promenade de quelques heures faite la semaine dernière sur les bords de la Loire par les élèves du Petit-Séminaire, et à laquelle quelques incidents avaient donné un caractère particulier. On a été surpris et charmé d'entendre l'auteur des vers latins sur *l'Incendie de Moscou* prendre la parole dans sa propre langue, la manier avec une facilité, un esprit et une grâce qui ne le cédaient en rien à aucune des compositions latines, et faire d'une des épiques les plus ordinaires de la vie écolière un récit des plus spirituels et des plus attachants.

Ce qui ne nous a pas moins frappé chez les jeunes disciples de Cicéron et de Virgile que le mérite de leurs travaux littéraires et la grâce de leur lecture, et ce que nous avons emporté comme un souvenir précieux et durable, c'est la gaieté franche et épanouie de leurs visages, le naturel de leurs sentiments et de leurs personnes, le calme de leurs fronts rayonnants, enfin le puissant lien d'affection qui paraît visiblement les unir entre eux et avec leurs maîtres. Ce spectacle trop rare d'une jeunesse généreuse, vive, aimable, sérieuse et forte, appartenant à tous les rangs de la société, destinée à les peupler un jour, et le clergé de notre pays avant tout, d'hommes capables et dévoués, est une chose qui console et encourage dans notre siècle, et qui fait concevoir pour l'avenir les plus belles comme les plus légitimes espérances.

Peche des Marsouins

(Suite et fin.)

Dès que les pêcheurs ont pris terre, ils montent le Marsouin sur le rivage, le tournent sur le dos, le fendent de la tête à la queue et le dépouillent de sa peau à laquelle reste attachée la graisse qui a quelquefois jusqu'à 6 pouces d'épaisseur. Afin de manier plus facilement cette riche dépouille, ils la divisent sur sa longueur en deux parties égales. Pour séparer la graisse de la peau, on attache cette dernière, avec des clous, sur un rouleau, puis se servant d'un couteau tranchant, on détache la graisse par morceaux de 30 à 40 livres à mesure que la peau s'enroule sur le rouleau. On pèse ensuite ces morceaux en autant de parts qu'il y a d'associés : après avoir tiré au sort, chaque particulier emporte chez soi le lot qui lui est échu pour le faire fondre. Cinq livres de graisse donnent ordinairement un pot d'huile, de sorte que l'on peut tirer 5 quarts d'huile d'un Marsouin de 2,000 livres. Autrefois, lorsque l'on prenait une plus grande quantité de Marsouins, les associés de la pêche apportaient beaucoup moins de soin qu'ils n'en prennent aujourd'hui à faire fondre les graisses : ils se

contentaient de les exposer au soleil sur des perches, et un vaste bassin de terre glaise recevait les huiles. Mais si cette huile était moins dépendieuse à faire, elle était beaucoup moins profitable que celle que l'on fait au feu; elle brûlait en peu de temps et jetait une odeur insupportable.

La peau est de l'épaisseur du cuir de bœuf; elle a une propriété singulière; sans avoir toutes les qualités du caoutchouc, elle est de même susceptible de s'allonger, mais ne reprend point sa première forme et conserve le degré d'étendue qu'elle a acquis sans cependant perdre sa force. On en fait ordinairement des traits de charrette, des courroies qui sont bien préférables à celles de cuir ordinaire. Il y a quelques années, on voulut la tanner pour en faire des souliers. Les premiers, qui eurent cette idée, croyaient avoir fait une heureuse découverte, et se vantaient d'avoir procuré un avantage précieux à leurs concitoyens; mais quel ne fut pas leur désappointement, lorsqu'après avoir ajusté bien difficilement aux pieds cette nouvelle chaussure, ils se virent au bout de quelques jours des souliers longs de 15 pouces et larges de 8. Cette chaussure devint la risée de tout le monde et fut bientôt abandonnée.

Il est à regretter que nos pêcheurs ne sachent point tirer parti de la peau de ce poisson, comme l'a fait, il y a quelques années, un industriel négociant de notre cité; l'on sait que ce Mr., par la préparation qu'il fait subir à cette peau, la rend un objet de luxe. Lors de la grande exhibition de Londres, il en présenta une paire de gants à son Altesse le prince Albert; on les examina, et on les jugea bien supérieures à ceux de kid.

Voilà à peu près, la manière dont se fait à l'Île-aux-Condres la pêche aux Marsouins, la lutte qu'il faut livrer à ces poissons et le profit que l'on en peut retirer.

O. P.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de *L'Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. F. Anbé.
Chez les Externes, M. P. Saucier.
Au Séminaire de Saint-Hyacinthe, M. T. Provost.
Au Collège de l'Assomption, M. A. E. H. Tranchemontagne.
Au Collège de Ste. Anne, M. Arth. Casgrain.

J. B. MARCOUX, Gérant.